

seront le lieu de rencontre entre l'État et les « forces vives » – les éléments les plus dynamiques de la société dans le domaine de l'économie, de la société, de la recherche et de l'éducation. Il ne s'agit pas de décentraliser, mais de créer un lieu nouveau pour le débat démocratique dans un univers où l'État reste la clef de tout. De Gaulle veut court-circuiter les élites traditionnelles de la province profonde, qui lui sont hostiles, et neutraliser la puissance du Sénat, qu'il juge alors trop conservateur et tout hostile aux nouvelles institutions de la V^e. C'est tout le sens du référendum du 21 avril 1969, qu'il impose à son propre entourage et qu'il compte bien gagner, en dépit de nombreux obstacles que l'on met sur sa route. Il le perd de façon définitive d'assez peu, et se retire sans que personne n'ait vraiment compris le sens de son intention profonde.

Ce projet longuement mûri par lui-même, dans une solitude absolue, il avait pourtant livré la substance profonde de ses vœux étonnants aux Français, le 31 décembre 1968, lorsqu'il évoquait le grand trouble des temps présents : « L'origine de ce trouble, il y a un sentiment attristant et irritant qui éprouvent les hommes d'être saisis et entraînés dans un engrenage économique et social sur lequel ils n'ont eu aucune prise et qui fait d'eux des instruments. » Il y reviendra dans l'étonnant exposé des motifs qui introduit le projet de loi référendaire : « Ce qui est en cause, c'est la condition de l'homme. Il s'agit que chacun, où il fournit son effort, ne soit pas un instrument passif, mais participe activement à son propre destin. »

Gaule avait-il été vraiment élu par l'évolution de l'Ena, comme on l'a lu ici ou là récemment ?

Tout cela repose, je crois, sur une source de seconde main – une réflexion rapportée par Peyrefitte dans *C'était de Gaulle*. Le Général se serait inquiété du retour en force des corps, au détriment de l'esprit d'unité, d'inter-ministérielle et de démocratisation qui avait inspiré la création de l'École. Dans tous les cas, c'était un constat d'évidence, peut-être un appel à la vigilance... mais un reniement de l'Ena, sûrement pas. À l'inverse, un de ses ministres se plaignait, raconte Malraux, de l'activisme administratif inlassable de De Gaulle qui « aurait voulu créer une Ena tous les jours ». Il est évident que l'École était un élément fondamental de la « constitution gaullienne », et marquait une volonté de rompre avec les corporatismes et les réseaux qui, avant la guerre, fonctionnaient à ciel ouvert. Ce n'était pas du tout une création de circonstance, vouée à la seule reconstruction de la France, comme on le lit souvent : il s'agissait dans son esprit d'une institution de la démocratie, appelée à durer. Pour de Gaulle, l'Ena était un outil privilégié de l'État nouveau, destiné à l'action et voué à une adaptation permanente. Il suffit de lire les dernières pages qu'il a écrites, dans les *Mémoires d'espoir*, pour voir que ses convictions n'avaient pas faibli. Si aujourd'hui, sous des mots d'ordre aussi séduisants que trompeurs, on vise à revenir au bon vieux système d'avant-guerre et à ses facilités politiques, qu'on ne vienne pas, du moins, invoquer les mânes de De Gaulle...

■ Un Pognon de dingue. Reconstruire l'action sociale

Jean-François de Martel

Editions de l'EHESP-2019

Notre camarade Jean-François

de Martel n'en est pas à son premier ouvrage et je me souviens notamment de celui dont j'avais rendu compte *18 conseils pour (ne pas) quitter la fonction publique* qui a connu un grand succès parmi le public « administratif ».

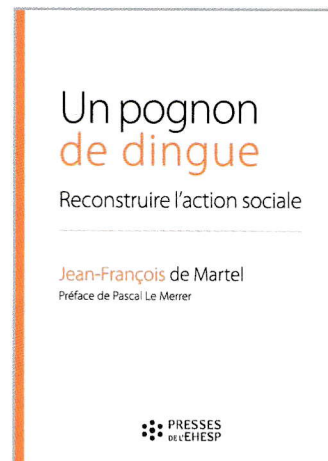
Comme je le fais souvent, j'ai repris contact avec lui. Nous avons évoqué quelques moments alors qu'il était élève de la promotion Turgot... et bien sûr nous en avons profité pour évoquer le dernier de ses livres qu'il m'a fait parvenir *Un pognon de dingue. Reconstruire l'action sociale*.

Jean-François de Martel : « Entre Gilets Jaunes et suppression de l'Ena, mon ouvrage rejoint notre actualité la plus immédiate. Il ne s'agit pas pour autant d'un ouvrage de circonstance, encore moins d'un pamphlet, même si son propos développe la thèse que l'échec de notre politique sociale (qu'illustre le mouvement des « gilets jaunes ») ne résulte pas de l'insuffisance des moyens (nous y consacrons au contraire « un pognon de dingue »), ni de la médiocrité des résultats (qui ne sont pas connus faute d'être mesurés), mais de la manière dont elle est conçue et mise en œuvre par une administration dont l'Ena serait le symbole.

Robert Chelle : Ton travail représente à bien des égards la synthèse, voire la distillation, d'un bon demi-siècle consacré à arpenter les allées du champ social, de Matignon à la Maison du Droit où sont accueillies aujourd'hui les personnes en difficulté, du financement de la sécurité sociale à la gestion des établissements sociaux, de la production réglementaire à la création du Service-Carières de notre association.

Il est vrai que mon livre fourmille d'exemples et d'observations très concrets, tandis qu'une bonne centaine

de notes de bas de page atteste que rien n'a été écrit sans une vérification. Ce travail de fourmi débouche sur le constat d'une distance croissante entre le discours institutionnel et la réalité des personnes sur le terrain ; c'est cette même distance qui a conduit les premiers « gilets jaunes » à exprimer sur les ronds-points l'amer sentiment d'être abandonnés par la collectivité face aux difficultés de l'existence, alors que celle-ci consacre un pognon de dingue à les aider.



Mais plus précisément ?

Je constate que, sous l'effet d'une double dérive langagière (à quelle réalité concrète la « marchandisation » de l'action sociale renvoie-t-elle ? Qu'est-ce qu'une « structure inclusive » ?) et organisationnelle, l'action sociale s'est fragmentée entre de multiples actions et acteurs que personne ne coordonne plus. Pour remédier à la première, je propose d'imposer aux rédacteurs des textes l'obligation de toujours commencer par une définition des faits concernés ; pour la seconde, je suggère de doter l'action sociale d'un coordinateur qui développera des outils fondés sur les méthodes habituelles de la science économique et centrés sur les besoins des personnes bénéficiaires, jusqu'à

transposer les pratiques de « gestion de la relation-client » des entreprises.

Le non-spécialiste que je suis est impressionné par l'abondance des faits et des chiffres cités à l'appui de la démonstration. Mais ce n'est pas suffisant pour garantir que le diagnostic est bien posé et que les remèdes proposés sont pertinents.

J'en suis bien conscient puisque j'invite mes lecteurs à se poser la question en répétant que bien d'autres approches sont possibles sous la seule réserve de respecter la rationalité des politiques publiques. Mais se trouvera-t-il un lecteur qui, peut-être parce qu'il se sera senti injustement agressé, proposera une autre analyse, d'autres orientations ? La collection *Controverses* où l'ouvrage est publié est en tout cas à elle seule une invitation à s'y engager.

Pour ma part, en refermant ce livre, je songeais à la richesse et la diversité des contributions que je reçois pour les Cahiers d'histoire de l'Ena et me disais qu'il était vraiment très injuste de nous qualifier de conformistes dévots d'un mode de « pensée unique ». Se trouve-t-il beaucoup de collectivités ou d'entreprises qui acceptent la même liberté de pensée et d'expression que ce stimulant Pognon de Dingue ?

■ La Cathédrale des sables Bir Hakeim (mai-juin 1942)

François Broche
Editions Belin, 2019

François Broche a longtemps collaboré à la Revue, tout en menant une activité d'écrivain, qui lui a valu d'être couronné, entre autres, par le prix littéraire de la Résistance, le prix Paul Léautaud et le prix Edmond Fréville de l'Académie des Sciences

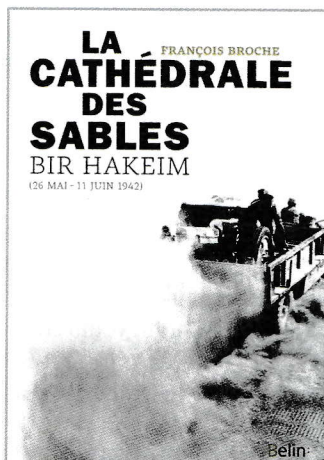
morales et politiques. Historien de la France Libre et du général de Gaulle, biographe de Maurice Barrès et d'Anna de Noailles, éditeur des *Cahiers inédits* d'Henri de Régner, il a également publié plusieurs ouvrages sur la bataille de Bir Hakeim.

Il revient aujourd'hui sur ce sujet qui lui tient particulièrement à cœur dans un grand récit vivant et attachant, qui traite aussi bien des aspects militaires, opérationnels et humains de cet événement majeur de la Seconde Guerre mondiale. C'est pourquoi je lui ai demandé de nous expliciter son entreprise.

Robert Chelle : Pourquoi ce nouveau livre ?

François Broche : Je n'ai pas voulu refaire à nouveau l'histoire de cette bataille emblématique, qui a marqué le grand retour de la France dans la guerre aux côtés des Alliés. J'ai souhaité, en puisant dans les nombreuses archives et les nombreux témoignages accumulés depuis plus de cinquante ans, mettre en lumière le rôle de tous ces hommes, tous des volontaires, venus des quatre coins de l'Empire français, sans parler des Italiens et des Allemands qui combattaient dans la Légion étrangère, pour participer à la libération du territoire. Je leur ai donné au maximum la parole, j'ai retracé leurs actions, leurs pensées. J'ai voulu être au plus près de leurs craintes, de leurs souffrances, de leurs espoirs, et aussi de leur conviction inébranlable qu'ils combattaient pour une juste cause. Tous les hommes de Koenig avaient d'avance fait le sacrifice de leur vie. Parmi eux, il y avait mon père, le lieutenant-colonel Félix Broche, qui avait recruté et formé à Tahiti et en Nouvelle-Calédonie et qui commandait

« le beau et brave Bataillon du Pacifique », comme l'écrit de Gaulle dans les *Mémoires de guerre*. Il a été tué le 9 juin 1942, veille de l'évacuation de la position et de Gaulle l'a reconnu comme un Compagnon de la Libération.



En quoi Bir Hakeim évoque une « cathédrale des sables » ?

C'est une métaphore qui m'a été suggérée par un ancien de Bir Hakeim, le Compagnon de la Libération Jacques Roumeguère, avec qui j'ai fait le pèlerinage de 1972 : « Nous étions les derniers défenseurs d'une cathédrale assiégée », m'avait-il alors expliqué. Il était revenu trois fois à Bir Hakeim et, chaque fois, il avait eu l'impression de pénétrer dans une « cathédrale invisible » où flottait l'âme de la France Libre. Il avait raison : le camp retranché de Bir Hakeim possède la hauteur, la puissance, la pérennité d'une cathédrale. Mais elle n'a pas besoin de dresser dans le désert nef, tours et flèches, qui finiraient par se fissurer avant de s'écrouler et de disparaître. « Les bâtisseurs sont morts, le bâtiment demeure », écrivait Maurice Barrès. Et qu'importe s'il se dérobe à nos yeux, son existence n'en est pas moins réelle. Car les symboles ne s'effacent jamais. Ni le vent, ni le sable, ni les hommes, ni l'oubli, ne pourront détruire la « cathédrale invisible ».

L'âme de la France Libre flotte à jamais sur ce sanctuaire, insensible à tout ce qui efface inexorablement les traces des combats.

Quels sont tes projets en cours ?

J'ai rassemblé les chroniques qui avaient paru dans *L'Ena hors les murs* il y a quelques années sous le titre « Les Eclaireurs », en un seul volume intitulé *La Galerie des éclaireurs* qui doit paraître prochainement. Je suis également en train de terminer un autre recueil consacré à ceux que j'appelle *Les Mitterrandiens*, c'est-à-dire les hommes et les femmes qui ont eu un rôle ou occupé une place dans la vie et dans la carrière de l'ancien président de la République. Pendant un demi-siècle, François Mitterrand ne nous a jamais laissés indifférents. Quoi qu'on ait pensé de lui, cela ne pouvait que créer des liens que la mort ne pouvait rompre, ni même distendre. Il ne se trompait pas quand il nous avertissait dans ses derniers vœux, le 31 décembre 1994 : « Je resterai toujours avec vous. » Vingt-cinq ans après, il ne nous a toujours pas quittés. Ce second ouvrage doit paraître à l'automne prochain.

J'ai par ailleurs d'autres projets dans la perspective de la grande année gaullienne de 2020, qui sera marquée par trois anniversaires : la naissance et la mort du Général (1890-1970) et surtout le 80^e anniversaire de l'Appel du 18 juin.

■ Pétain, Salazar, de Gaulle : Affinités, ambiguïtés, illusions (1940-1944)

Patrick Gautrat

Editions Chandeigne 2019.

Nos lecteurs de la Revue connaissent bien notre ami Patrick Gautrat, membre du Comité de rédaction et dont on voit souvent la signature